

COMPTE-RENDU: COLLOQUE “ANNIVERSAIRE DES 60 ANS DE NOSTRA AETATE”

Pe. Roger TARDY. Formador da Diocese de Paris.*

Rêver la fraternité » 60 ans de dialogue entre juif et chrétiens

Le 28 août 1963, Martin Luther King évoquait à Washington son rêve éveillé de la fin de la ségrégation aux États-Unis. Deux ans et deux mois plus tard, dans le vieux continent un texte essentiel, *Nostra Aetate* était solennellement promulgué par le Pape Paul VI, après une histoire tragique de près de 2000 ans, qui avait entériné une erreur théologique, et induit par là-même un mépris pour le peuple Juif, perçu avant tout comme déicide. Ce peuple de Dieu fut perçu pendant presque deux millénaires par les chrétiens comme un peuple à la nuque raide, maudit pour n'avoir pas reconnu le Christ.

60 ans après cette promulgation, quel bilan peut-on en tirer ? Et ce, tant dans le monde chrétien que dans le monde juif. Dans un contexte mondial marqué par le pogrom du 7 octobre 2024, revient en force un antisémitisme d'un autre âge sous d'autres visages, avec d'autres appuis. Il fallait non seulement actualiser le bilan de *Nostra Aetate*, mais plus encore, donner un second souffle à une relation judéo-chrétienne qui semble en manquer cruellement.

Le colloque des 8 et 9 octobre 2025, magnifiquement coorganisé par l'Institut Catholique de Paris, la Faculté Notre-Dame du Collège des Bernardins, la Faculté Loyola (ex-Centre Sèvres), soutenu par la Conférence des Évêques de France, et en collaboration avec la télévision catholique KT0, n'a pas voulu se tenir en l'absence des premiers intéressés. Ce sont des prises de paroles à deux voix qui ont été organisées pendant deux jours, réunissant plusieurs des meilleurs spécialistes de cette question en milieu juif, catholique, et protestant.

Une première particularité de ce colloque réside dans son titre un peu mystérieux : « Rêver la fraternité ». Cette expression semblerait presque légère sinon incongrue pour un thème de cette importance, mais Mgr Vetö, Haïm Korsia et d'autres intervenants s'en sont emparés : parmi les multiples fonctions du rêve, celui du songe prophétique tient une grande place. On ne peut vivre que ce que Dieu nous a permis de rêver, fût-ce impossible à l'homme.

Le mercredi 8 octobre à 20h, à l'ICP, la séance inaugurale se tient en présence du cardinal Kurt Koch, Préfet du Dicastère pour l'unité des chrétiens, de Haïm Korsia, Grand

* E-mail: roger.tardy@gmail.com

Rabbin de France, et de Mgr Etienne Vetö, évêque référent de l'épiscopat français pour les relations avec le judaïsme.

Cette séance inaugurale retrace le travail accompli, dans la chair et le sang de ceux qui ont, parfois au prix de leur vie, anticipé et précipité cette révolution inattendue de perspective sur Israël. On a cité parmi eux Jules Isaac et Jean XXIII, mais d'autres interventions en citeront bien d'autres, tant juifs, que protestants, orthodoxes ou catholiques. Le point commun entre ces précurseurs est leur foi dans le Dieu de l'Élection d'Israël.

Le Cardinal Kurt Koch résume cet enseignement conciliaire en un non et un oui. Un non clair et massif à l'antisémitisme sous toutes ses formes et un oui à l'affirmation d'un patrimoine commun selon l'image paulinienne (Rm 11) de l'olivier franc sur lequel fut greffée l'Église. Ce faisant, le judaïsme est reconnu comme relevant du même organisme vivant, et les juifs d'être considérés en « frères aînés ». Haïm Korsia ajoute avec humour que « les frères aînés se font toujours avoir par leur puîné dans l'Histoire Sainte » ! Son propos souligne du point de vue juif les avancées inimaginables obtenues dans le travail commun entre juifs et chrétiens, et rappelle ce que signifie vraiment le nom de « juif ». Juif vient de Judas, qui n'est pas un traître comme

l'évoque l'expression malheureuse mais « celui qui rend grâce » d'après l'histoire de Léa, la 4^e épouse de Jacob qui donne ce nom à son quatrième fils pour rendre justice à sa bonté.

C'est le lendemain que la discussion devient plus serrée

La matinée commence par une discussion avec le rabbin Rivon Krygier et Mgr Etienne Vetö, intitulée « Un rabbin et un évêque rêvent aux 100 ans de *Nostra Aetate* ».

Rivon Krygier revient sur cette question du droit d'aînesse, ravi par Jacob à Esaü et qui provoque une haine invincible entre les deux frères. Et c'est précisément à l'acmé de cette au moment de cette crise, que Jacob fait le songe d'une échelle dressée vers le Ciel (Gn 28). Cette échelle sera le signe pour Jacob, mais également pour toute pensée religieuse, de son ouverture sur l'infini de Dieu qui transcende les conflits et même les concepts invincibles : « rêver de la quadrature du cercle » pour se préparer à vivre l'inouï. Or, après le pogrom du 7 octobre 2024, la situation religieuse est sans issue, car ce n'est pas, comme on l'entend souvent, le politique qui utilise le religieux, mais bien « le religieux qui instrumentalise la géopolitique ». Il ajoute: « Le fondamentalisme n'est pas seulement islamiste, il y a aussi l'extrémisme juif » ...L'autre est purement et simplement « déshumanisé ». En ce qui concerne l'Église, le document *Nostra Aetate* a été une avancée inespérée dans une situation bloquée. En général les religions mettent beaucoup de temps et d'énergie à se promouvoir elles-mêmes, et à dénoncer ce qui n'est pas

elle. Nostra Aetate a fait une remarquable exception à cette règle en se tournant vers ce qui n'est pas elle. Mais regrette-t-il « le peloton ne suit pas ». Comme une rémission qui ne serait pas assez consolidée. Le document n'est malheureusement pas opérant pour la majorité des chrétiens et des juifs d'aujourd'hui. A lire ce qui traîne sur les réseaux sociaux, la théologie de la substitution renaît de ses cendres. Autrement dit, la condamnation explicite de l'antisémitisme ne suffit plus. Du côté juif pratiquant, la méfiance vis-à-vis des chrétiens est toujours là. Seul un travail sérieux des Écritures à plusieurs voix, dans la recherche du bon esprit, peut permettre de déconstruire les stéréotypes chez les uns comme chez les autres.

De son côté, Mgr Vetö espère un fruit réciproque d'une recherche commune : pour résumer trop vite, le judaïsme doit aider les chrétiens à comprendre davantage le messianisme et à nous projeter davantage dans l'attente du retour eschatologique du Christ, peut-être en élargissant aussi leur compréhension du messianisme. Et peut-être, dans l'autre sens, le christianisme pourrait aider le judaïsme à se comprendre lui-même comme une religion d'amour. Le poncif selon lequel le premier testament serait la religion de la loi, et le second, celui de l'amour, séparément de la Torah, n'a pas de sens : peut-être que l'amour comme clef universelle peut être reprise par le judaïsme comme provenant de sa source propre.

Le premier « rêve » que formule l'évêque est que les uns apprennent davantage des autres. Et le second : que l'on puisse rêver ensemble de la terre d'Israël. Aujourd'hui, ajoute-t-il, cette question rencontre l'épreuve de la réalité. Recevoir une terre en héritage n'implique-t-il pas également de savoir la partager, comme Abraham la partage avec Lot (Gn 11s). Posséder la terre donnée de Dieu implique également de vérifier spirituellement les fruits spirituels tangibles de cette possession.

Une autre discussion critique a trait à la réception encore incomplète de Nostra Aetate en milieu chrétien, par Thérèse Andrevon, théologienne et Olivier Rota, historien. Thérèse Andrevon rappelle le côté très inégal de cette réception selon les sphères culturelles de l'Église, en Inde, et en Afrique notamment. Le rapport à l'Écriture a-t-il vraiment changé ? Même dans la liturgie, l'ordre des lectures peut encore induire l'idée que le Nouveau Testament accomplit avec le sens d'« achever » l'Ancien, ce qui contredirait la permanence de l'ancien ? La formation des clercs elle-même de même paraît encore bien insuffisante dans la connaissance du judaïsme et sa lecture biblique propre. Enfin la perception chrétienne de la terre d'Israël d'aujourd'hui semble encore pour le moins absente, or c'est d'actualité. L'historien Olivier Rota développe pour sa part la notion de « dialogue », qui apparaît massivement dans les textes conciliaires alors qu'elle était une notion philosophique très récente, remontant juste à Buber, transmis à Paul VI par Jean Guitton. Même les Pères du Concile ont demandé à débattre sur

cette notion assez inouïe dans la culture ecclésiastique. C'est assurément un instrument de pacification, apparu à la fin d'un siècle de conflit, mais ce peut être aussi un moyen de vouloir se faire entendre d'avantage que de se mettre vraiment soi-même à l'écoute. Le fait est que la culture du dialogue est en train de s'affaiblir dans notre monde polarisé, or sans cette culture et cette réalité du dialogue, que peut devenir *Nostra Aetate*?

Luc Forrestier, théologien catholique, aborde en dialogue avec Anne-Marie Rijnen, théologienne protestante, le domaine plus ecclésiologique. Le premier développe la question de la théologie bilatérale, c'est-à-dire d'une ecclésiologie qui prenne en compte sérieusement la permanence du judaïsme et de l'Élection au cœur même de la définition de l'Église. Cette idée, provient notamment d'un des rares Chrétiens messianiques à s'être intéressé davantage à la théologie catholique qu'à la pensée évangélique, Marc Kinzer. Il s'agit de rendre à *l'ecclesia ex circumcisione* toute sa place irréductible à côté de *l'ecclesia ex gentibus*. Selon lui, l'irrévocabilité des promesses de Dieu faite à Israël implique 5 caractéristiques : - la permanence d'Israël, - le caractère normatif de la Torah, la validité de la tradition rabbinique, une place singulière dans l'Église et enfin une théologie de la terre d'Israël. La question qui se pose avec le judaïsme messianique est parfois la suivante : est-il plutôt un judaïsme christianisé ou un christianisme judaïsé ? Ceci pose des questions pastorales pratiques : faut-il accélérer la conversion des juifs pour hâter la venue du royaume ou respecter la permanence de ce pôle de judaïsme ? Comment concrètement accueillir des juifs dans l'Église catholique, dans la manière de prier, le culte, dans les relations à maintenir avec les amis juifs.

Anne-Marie Reijnen évoque des précurseurs protestants, orthodoxes, juif aux formulations de *Nostra Aetate*. Les rencontres de Pommerol avaient permis déjà à des théologiens protestants de réaffirmer dès 1941 la permanence d'Israël comme peuple élu. Le théologien Pavel Lovski en 1971 publie « la déchirure de l'absence », il y manifeste que les chrétiens sont désunis aujourd'hui à cause de cette question du judaïsme. Barth lui-même ira à Rome rencontrer Ottaviani et Paul VI ; il s'étonne de la place de la question du judaïsme dans un document sur les religions non chrétiennes. Il s'étonne également de ce que le document sur l'œcuménisme ne mentionne pas le schisme premier et fondateur, celui de l'Église primitive et de la Synagogue. En monde protestant, il y a des variétés de perceptions, notamment avec les évangéliques. Notamment est débattue la question : faut-il annoncer ou non le Christ aux juifs d'aujourd'hui ? Est débattue également la question du statut de la terre d'Israël.

Enfin une dernière séquence assez vigoureuse met en dialogue le P. Patrice Chocholsky, théologien catholique et Jean-François Bensahel, Théologien juif sur des enjeux d'une revitalisation du travail commun entre Juifs et Chrétiens. Le P. Chocholsky, pour sa part estime

qu'on n'a pas encore tiré le fruit théologique de ce travail commun. Il plaide pour une nouvelle théologie du Verbe, moins exclusivement hellénistique et plus hébraïque (concret et historique), à partir de la notion de *davar*, parole-événement. La parole n'est pas seulement un concept abstrait, c'est un perpétuel jaillissement : la parole ne communique pas seulement, elle interpelle, suscite, provoque. La théologie devrait partir de cette dimension dynamique de la parole comme relation. Aujourd'hui, on pose d'abord comme des en-soi les pôles des relations pour ensuite parler du lien qui existe entre eux, l'idée serait que la relation est première sur l'ontologie.

Sinon, la théologie de la substitution enfin dépassée risque de laisser la place à une autre théorie plus subtile et plus funeste : la théorie selon laquelle l'universalisme (abstrait) apporté par le Christ aurait comme dépassé la relation première et originelle au peuple d'Israël. C'est une autre forme de substitution. Le lien du Christ à l'humanité toute entière pourrait ainsi vider de sa substance l'élection première d'Israël. On piétinerait ainsi la relation historique, la chair, comme l'Église l'a fait dans la gestion des crimes d'abus. Il s'agit donc de restaurer, de réinscrire la relation humanité-Dieu dans la relation Israël-Dieu. Alors, la Relation Dieu-Homme sera rehistoricisée, et l'amour de Dieu pour l'homme retrouverait de son épaisseur historique : une miséricorde envers un fils constamment rebelle et pécheur.

Il défend ainsi une « révolution copernicienne » de la théologie et de la lecture de l'Écriture : on ne peut plus ignorer le lieu fondamental du peuple juif au risque d'ignorer l'Incarnation tout simplement.

Jean-François Bensahel pense pour sa part qu'il faut clôturer l'ère du dialogue. C'était un début, une étape nécessaire pour recommencer à se parler. Mais, c'est insuffisant : il faut désormais travailler ensemble et se disputer. Les temps sont mûrs. Il faut aborder le dur, « ce qui a fâché et pourrait encore fâcher ». Le moment est d'écrire un nouveau volume du talmud pour dire nos différences. Il n'y a pas de frères aîné. Il n'y a que des frères. On peut désormais tout se dire. Personnellement, Jean-François Bensahel pense que le Christ est un véritable génie du judaïsme (il suffit de lire les ouvrages de Philip Haddad pour s'en convaincre), qui a ouvert aux nations les promesses faites à Israël mais, de son avis, « il ne peut pas être messie d'Israël » car les temps nouveaux où les guerres disparaîtront ne sont clairement pas arrivés. « Les juifs n'ont pas eu à attendre Jésus pour se tourner vers Dieu ». Donc il faudrait pouvoir débattre de cela.

L'un sait qui il est et qui est l'autre l'un en face de l'autre. Nostra Aetate devrait être suivi d'une nouvelle étape, un autre document qui affirmerait plus clairement le lien organique entre l'Église et Israël. Les Juifs eux-mêmes ressourcés, connaîtront que l'Église n'est



finalément pas idolâtre. Si, par malheur, le judaïsme se réduisait à une coquille identitaire, l'Église elle-même ne saurait plus vraiment qui elle est. « C'est impossible mais c'est ce qui advient à notre insu ».